

Dimanche 29 mars 2026 – Rameaux – année A

Évangile : Matthieu 21, 1-11

Psaume 21 (22)

Deuxième lecture : Philippiens 2, 6-11

Évangile : la Passion selon saint Matthieu 26-14-27,66

Homélie

Il y a, entre le premier Évangile et le récit de la Passion, un saisissant contraste : la foule qui crie sa joie, puis la foule qui crie son hostilité. Dans le premier texte d'Évangile, l'épisode des rameaux, la foule est unanime à acclamer Jésus comme Messie roi. C'est curieux a priori, car l'ânesse, accompagnée de son ânon, n'est pas une monture digne pour un roi ! Du moins, pour un souverain temporel. Mais voilà : Jésus n'est pas le Roi Soleil. L'auteur, l'évangéliste Matthieu, reprend ici un oracle prophétique de l'Ancien Testament, qui annonce justement ce paradoxe de la venue du roi juché sur une ânesse, une monture de pauvre. Cela rappelle aux chrétiens que la royauté de Jésus « n'est pas de ce monde », comme il le dira lui-même lorsqu'il comparaitra devant ses juges. Mais c'est bien ce Messie roi tant attendu, qu'acclame la foule en liesse. Une foule qui reconnaît aussi, en Jésus, l'homme de Nazareth qu'elle tient pour un prophète. Mais c'est le même Jésus, dont la foule voudra la peau. Dans le récit de la Passion du Christ en effet, la foule est, au contraire de l'épisode des rameaux, hostile. Galvanisée par quelques fanatiques, elle ne chante plus sa joie : elle crie, réclamant la mort de Jésus. Et, paradoxalement, c'est Pilate, devant qui les chefs religieux ont traîné Jésus, et avec Pilate les soldats romains, qui s'accommodent de l'appellation de Roi des Juifs qui figure sur l'écriteau fixé en haut de la croix.

Aussi, dans le récit des rameaux, les apôtres sont présents et servent leur maître. Ce sont eux qui, à la demande de Jésus, vont quérir pour lui l'ânesse. Dans la foule de la Passion, au moment crucial de la montée au Golgotha, les disciples se sont effacés. Par peur sans doute. Par manque de confiance aussi. Par lâcheté, quoi qu'il en soit, comme l'expriment les larmes de regret de Pierre après le reniement. Jésus ne peut plus compter sur ceux qu'il avait choisis pour être ses plus proches amis. Jésus est bien seul dans sa souffrance. Heureusement, il y a là, réquisitionné fortuitement, Simon de Cyrène, pour le soulager du poids de sa croix. Il y a aussi, qui observent la scène de loin, quelques femmes, qui « avaient suivi Jésus depuis la Galilée. »

Et nous, dans cette histoire ? Dans quelle foule, ou à quel moment du récit, nous retrouvons-nous ? Nous sentons-nous proche de tel ou tel personnage ? La réponse, s'il en est, appartient à chacun. Mais notre tradition chrétienne nous enseigne que les souffrances de la Croix rejoignent les souffrances de nos contemporains. Nous ne pouvons pas méditer la Passion du Christ sans nous soucier de ce qu'il y a de tragique dans notre actualité. Si géographiquement nous sommes relativement loin des guerres, notre appartenance au Christ nous rend proche des populations victimes de morts injustes, comme Jésus l'a été.

Mais il ne faut pas oublier que peu avant la fin du récit de la Passion, le rideau du Sanctuaire se déchire, avec la terre qui tremble et les rochers qui se fendent. Cette scène apocalyptique ne doit pas nous faire peur : en même temps, les tombeaux s'ouvrent et des morts ressuscitent. Cette partie du récit signifie que Dieu a repris le pouvoir sur sa création. Que son amour aura toujours le dessus, même s'il faut du temps pour le réaliser. C'est l'espérance qui alors conduit les disciples, et c'est pour cela que la liturgie de notre Église nous fait méditer, dès l'entrée en Semaine Sainte, la Passion de Jésus. Nous croyons en la résurrection de Christ et en notre propre résurrection. C'est à la lumière de cette foi, qu'il s'agit de recevoir l'Évangile de la Passion, avec l'ensemble de l'Évangile, comme Bonne Nouvelle.

Que l'Esprit Saint nous guide dans les mystères du salut que nous célébrerons en Église jusqu'au matin de Pâques.

P. Hugues GUINOT